

## À propos de la publication de *La Guérison infinie*

Pour quelles raisons avoir établi et publié le dossier clinique que constitue *La Guérison infinie*, c'est une question que l'on peut se poser, d'autant que ce dossier n'est pas exactement présenté comme tel à première vue : sur la couverture de l'édition de poche comme sur celle de la première, les seuls auteurs en sont Ludwig Binswanger et Aby Warburg.

Traduit en français en 2007, la première édition en italien de ce dossier date de 2005. Davide Stimilli, qui l'a établi et annoté, explique dans une note à la suite de son introduction que c'est Giorgio Agamben qui lui avait « suggéré l'idée de ce volume » et qui l'a « accueilli dans sa collection ». Giorgio Agamben travaille en effet sur Warburg et à partir de Warburg depuis les années 1970 ; en 1975, il écrivit un article sur « la science sans nom » d'Aby Warburg (texte traduit en français dans *La Puissance de la pensée*, un recueil publié en 2006 également chez Rivages). Depuis 1975, un certain nombre d'ouvrages majeurs sur Warburg ont paru en France qui ont précédé la publication de ce dossier : en 1998, celui de Philippe-Alain Michaud, *Aby Warburg et l'image mouvement*, chez Macula, avec une préface de Didi-Huberman, lequel publie en 2002, chez Minuit, *L'Image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes chez Aby Warburg*. En 2003, la conférence sur « le rituel du serpent chez les Indiens Pueblos d'Amérique du Nord », présentée par Joseph Koerner, paraît également chez Macula.

Certes, on peut répondre à la question du pourquoi de cette publication comme le fait Didi-Huberman au début de *L'Image survivante*, qui écrit : « On ne sépare pas un homme de son *pathos* – de ses empathies, de ses pathologies –, on ne sépare pas Nietzsche de sa folie, ni Warburg de ses pertes de soi qui le laissèrent presque cinq ans entre les murs d'un asile psychiatrique. Le danger symétrique existe bien sûr : celui de négliger l'œuvre construite au profit d'une fascination de mauvais aloi pour un destin digne d'un roman noir » (p. 31).

Si l'on va par là, on comprend pourquoi la conférence que fit Warburg, à son initiative, deux ans après son arrivée à la clinique Bellevue, en avril 1923, a finalement été publiée, en dépit des demandes à son ami Saxl qui l'avait aidé dans sa rédaction, qu'« absolument rien de ces choses ne doit être imprimé ». Au mieux, ajoutait-il, elle « pourra être montrée » à sa femme, à son médecin, à son frère Max et au Pr Cassirer. Il la décrit, dans la même lettre du 16 avril, comme « l'atroce convulsion d'une grenouille décapitée » et, dans ses notes pour la conférence, comme « les confessions désespérées d'un homme qui cherche à se libérer de son état de captivité » puis, à la fin, comme « la confession d'un schizoïde

(incurable) versée aux archives des médecins de l'âme ». Un an plus tard, cependant, il écrira qu'il l'a prononcée en laissant ses notes de côté et dit sa fierté d'avoir pu « parler une heure et demie sans les lire », « sans perdre le fil » et en proposant « des observations ordonnées au sujet de la psychologie de la culture, en étroite relation avec [s]es travaux précédents » (p. 188, ce que confirme la note par un témoignage). Ainsi, le quatrième de couverture de l'édition française commence par ces mots : « Il se pourrait que *Le Rituel du serpent* soit la meilleure introduction à l'œuvre profonde et singulière d'Aby Warburg (1866-1929), le chemin le plus direct pour atteindre le cœur de sa pensée. »

La conférence n'est pas la seule chose que Warburg écrit pendant ces quatre années d'enfermement à Kreuzlingen : on sait désormais qu'il a rempli quelque 69 carnets, soit 7 300 pages, tous protégés aujourd'hui par le Warburg Institute de Londres et pas plus destinés à la publication que la conférence ou ses notes du voyage qu'il fit en pays pueblo en 1895, sans parler de toutes les lettres qu'il écrit à sa femme, à son frère ou à d'autres. Si l'on se rappelle à quel point Warburg se plaignait de son style, qu'il comparait « à une soupe d'anguilles », la quantité de travaux qu'il a laissés inachevés et la difficulté de les publier comme d'ailleurs de les traduire, cette profusion est tout à fait remarquable. Et cela, même si les pages des carnets sont, semble-t-il, souvent couvertes d'une écriture illisible (graphorrhéique) ou d'un simulacre d'écriture, parfois de lignes transversales en forme de « S » qui s'apparentent plus à un trait ou à des traces qu'à une écriture.

Publier le dossier clinique, cet ouvrage « collectif », écrit Davide Stimilli, et « polyphonique », dit Chantal Marazia dans la postface, relève donc d'une autre entreprise que celle de donner de nouvelles clefs d'accès à l'œuvre de Warburg. En plus de la construction et de l'organisation de ce dossier, les notes et le paratexte du volume offrent un certain nombre d'éléments de justification.

- 1) Ils apportent les données *biographiques* qu'avait réclamées Carl Georg Heise (un de ceux qui ont rendu visite à Warburg à la clinique Bellevue) dans ses souvenirs publiés en 1947 à New York. La biographie intellectuelle de Gombrich en 1970 laisse en effet délibérément de côté la « description » de « l'agonie mentale de Warburg pendant ses années de psychose ».
- 2) Ils *contestent*, voire *invalident*, certaines affirmations de Philippe-Alain Michaud et de Didi-Huberman, soit parce que l'un s'est trompé sur le rôle de Kurt Binswanger (et non de Ludwig Binswanger) auprès de Warburg, soit parce que

l'autre a trop insisté sur la positivité du lien entre Ludwig Binswanger et Warburg et la nature « épistémique » de ce lien.

- 3) Ils *dénoncent* le regard (les observations) et les décisions des *médecins*, fussent-ils novateurs, en même temps qu'ils *suggèrent* l'importance de leur « stratégie thérapeutique » (les deux fragments autobiographiques ont vraisemblablement été écrits à la demande de Binswanger « dont la thérapie reposait sur l'anamnèse et l'écriture de récits autobiographiques »), lesquels médecins, Ludwig Binswanger en particulier, s'opposeront longtemps à la publication de ce dossier. Un tel regard médical se veut objectif et, qu'on le veuille ou non, transforme Warburg en objet. Il s'en plaint, au demeurant, en écrivant par exemple : « on fait du jour [...] un catalogue de mes errements, dont on tient minutieusement le registre » (p. 183) ou encore : « je suis là comme une chose passive » (p. 167). Même si l'aspect transférentiel du lien de Binswanger à Warburg est sensible dans la lettre qu'il écrit à Freud en novembre 1921, six mois après le début de l'hospitalisation (« c'est vraiment pitié de voir qu'il ne pourra plus rien puiser ni dans le trésor de son savoir ni dans son immense bibliothèque »), il est imprégné de condescendance et de pessimisme et il faudra bien du temps avant qu'il ne se transforme en une « véritable jalousie », selon le mot du Pr Saxl, soit en une relation d'égal à égal, puis, après le retour de Warburg à Hambourg, en dialogue intellectuel, voire en amitié.
- Enfin, (4) ce dossier met au jour et en avant un « *processus d'auto-guérison* » de Warburg, qui ne cesse de plaider pour la reconnaissance de son activité scientifique et se compare au baron de Münchhausen dans une lettre du 16 avril 1924 à son frère Max : « Selon moi, être occupé à mes recherches professionnelles constitue un symptôme clair du fait que ma nature veut encore une fois se tirer elle-même du marécage » (p. 192). (Il offrira d'ailleurs le récit des aventures du baron à une « compagne d'hospitalisation » – p. 38.) Selon lui, l'activité scientifique *est* le remède (p. 182), pas simplement ce à quoi il pourra se livrer une fois guéri, comme le lui serinent les médecins et ce qu'il leur reproche vivement, puisque ceux-là considèrent cette activité comme « secondaire » (p. 189).

La question reste entière, cependant, du *passage du « délire à la pensée »* ou de « *l'œuvre au délire* ». Cette question, Ludwig Binswanger lui-même l'avait posée, il est vrai

de façon incidente, dans une lettre à son frère Max en 1934 : « [...] on trouve dans le cas de votre frère des transitions tout à fait intéressantes de ses vues scientifiques à des idées détachées et délirantes. »

Il n'est pas sûr non plus que la recollection systématique des témoignages quotidiens des infirmières, de 7 heures du matin à 10 heures du soir, qui ont été publiés depuis en allemand, puisse permettre de saisir ce passage ni de faire l'histoire de cette cure.

L'éditeur italien, Davide Stimilli, souligne cependant que ce dossier révèle la « prise de conscience de la quotidienneté de la maladie » et « le caractère imperceptible » de la guérison. Il permet d'apercevoir assez bien, me semble-t-il, l'effectivité de la *passerelle aménagée entre l'intérieur et l'extérieur de l'hôpital*, constamment réclamée par Warburg, il est vrai (p. 166), mais favorisée par les médecins, qui l'autorisaient à avoir la visite de sa famille, de ses amis et de ses collègues les plus estimés. Ainsi, pour ne citer que les plus importants, Saxl, qui, à partir de 1923, fera des séjours prolongés au cours desquels il travaille avec lui jusqu'à plusieurs heures par jour ; Cassirer, dont la visite en 1924 fait l'effet d'une véritable reconnaissance de son travail « scientifique ». On peut penser que cette passerelle a concouru à son retour à la vie dite normale et, peut-être plus, à transformer cette expérience de « l'enfer de Kreuzlingen » et du « chaos de sa pensée » en un savoir théorique, une « méthode » qu'il nommera par la suite, dans les cinq années qui le séparent de la mort, « la moisson du foin pendant l'orage » (p. 20).

Isabelle Châtelet